

Douée au plan artistique et littéraire, relationnel et spirituel, Marie de l'Incarnation nous émerveille par un parcours de vie exceptionnel, dont la ligne directrice est ce Dieu qu'elle aime éperdument.

Marie de l'Incarnation, femme et missionnaire



Qui est Marie de l'Incarnation Guyart ? Première religieuse missionnaire en Amérique du Nord et mystique exceptionnelle : pour Bossuet, « la Thérèse du Nouveau Monde », pour les Québécois, « la Mère de l'Eglise Canadienne » dont la statue orne la façade du Parlement au Québec C'est une femme remarquablement douée au plan humain et spirituel, dont la vie nous interpelle aujourd'hui, au 21^{ème} siècle. Pour la comprendre, nous proposons deux volets : Marie de l'Incarnation, femme et missionnaire.

I. La femme

Marie Guyart naît le 28 octobre 1599, l'année même où l'on découvre le Canada. Elle est la 4^{ème} de 7 enfants. Son père, Florent Guyart, est maître-boulangier, homme de foi, connu pour sa probité et ses dons de pacificateur, si bien que « ceux qui le connaissaient en faisaient volontiers l'arbitre de leurs différends. » (Martin, Vie, p. 4) Sa mère, Jeanne Michelet, était « issue de la noble et ancienne famille des Babou » de la Bourdaisière (id.) et comptait comme illustre ancêtre Saint François de Paule. Madame Guyart marqua profondément la fillette qui relate, « Je me souviens que notre défunte mère, lorsqu'elle était seule dans son trafic, prenait avantage de ce loisir pour faire des oraisons très affectives. Je l'entendais dans ces moments parler à Notre-Seigneur de ses enfants et de toutes ses petites nécessités... Vous ne croiriez pas combien cela a fait impression dans mon esprit. » (Dom Jamet IV, 16).

L'enfant est pieuse, avec un penchant pour les cérémonies d'Eglise et pour les pauvres, surtout après son songe de 7 ans, où elle voit Jésus venir à elle. Elle est enjouée aussi, si bien qu'à l'âge de 15 ans, lorsqu'elle dévoile à sa mère son désir de vie consacrée, Madame Guyart ne la prend pas au sérieux, pensant que sa fille aimait beaucoup trop rire et s'amuser pour devenir religieuse. Marie acquiesce et par obéissance à ses parents, consent à épouser, à l'âge de 17 ans, Claude

Martin, maître-ouvrier en soie. Le couple est heureux. Marie, à 19 ans, donne naissance à un fils, Claude.

La piété de Marie se développe et devient communicative : Elle s'occupe de la formation chrétienne des ouvriers et apprentis qui travaillent à l'entreprise familiale. Cependant, son bonheur est de courte durée : son fils n'a que six mois lorsque Claude meurt à une époque difficile pour la ville de Tours, boycottée par les marchands de Lyon, jaloux de la concurrence des artisans en soie.

Marie fait face avec courage à un commerce en faillite, criblé de dettes. Elle arrive à payer les procès intentés contre elle et à dédommager tous les créanciers en vendant l'outillage et le stock des marchandises. A l'âge de 21 ans, c'est en se rendant à ses affaires, un 24 mars 1620, qu'elle est subitement arrêtée par une vision du Sang du Christ, qui la marque pour la vie et la transforme, de son propre aveu « en une nouvelle créature ».

Le commerce liquidé et les ouvriers congédiés, Marie se retire chez son père, où vivant dans la solitude, elle donne libre accès à son penchant pour la prière, tout en assumant à domicile des travaux de broderie afin de ne pas grever le budget familial. Sa douce tranquillité est de courte durée : sa sœur, Claude Guyart, mariée à Paul Buisson, qui dirigeait alors une grosse entreprise de transports, appelle Marie au secours pour le soin de la maison. Alors s'ouvre pour Marie une période de vie cachée, où elle devient tour à tour cuisinière de la maisonnée qui compte une cinquantaine d'ouvriers, infirmière de ceux-ci pendant leurs maladies, chargée en outre du ménage des chambres. Elle est à la fois la providence des pauvres qu'elle soigne avec une certaine connaissance pharmaceutique, secrétaire de son beau-frère qui ne sait ni lire ni écrire, et éducatrice de la foi des ouvriers qu'elle côtoie.

Les Buisson n'ont pas oublié la dextérité avec laquelle Marie avait réussi à liquider l'entreprise de son mari en faillite. Au bout de trois ans, elle est progressivement retirée du soin de la maison et initiée aux affaires, dans lesquelles elle excellait, si bien que peu à peu sa sœur et son beau-frère lui laissent « le soin de toute le négoce » (Jamet I, 154). Pendant ces années d'activité intense, sa vie spirituelle et mystique s'intensifie, soutenue par de grandes pénitences approuvées par son directeur spirituel, Don Raymond de Saint Bernard. Sur le port de la Loire parfois à minuit pour faire décharger des marchandises, ou responsable du soin d'une soixantaine de chevaux, ou commerçante avisée dans une grande écurie bruyante qui servait aussi de dépôt et de bureau pour l'entreprise, Marie vit une proximité extraordinaire avec Dieu : elle est consciente de sa présence, même au milieu du brouhaha des affaires et du voisinage continu de porte-faix, de charretiers et de commerçants.

Le 25 mai 1625, se trouvant dans la chapelle des Feuillants pour la Messe, elle reçoit sa première vision trinitaire, qui l'ancre davantage en Dieu et intensifie son amour pour Jésus-Christ. Deux ans plus tard, lors d'une deuxième vision trinitaire, elle reçoit la grâce du mariage mystique qui à son époque était considérée comme la grâce mystique la plus élevée que Dieu accordait à une âme de choix. Mais Marie sera appelée à expérimenter davantage : plus tard, pendant son Noviciat, une nouvelle vision trinitaire lui fait comprendre que le Père est vraiment son Père, le Verbe vraiment son Epoux, et l'Esprit-Saint vraiment le moteur de son âme.

Pendant toute cette période, Marie sent grandir en elle un désir de vie religieuse. Elle avoue : « Toutes les fois que je passais devant le monastère des Mères Ursulines, mon esprit et mon cœur faisaient un subtil mouvement qui m'emportait en cette sainte maison. Ce mouvement faisait une

impression dans mon âme, qui me disait que Dieu me voulait là ; et plusieurs fois le jour que je passais par ce lieu, c'était toujours le même ». Les Ursulines, éducatrices de toutes les classes de la société, des pauvres comme des plus riches, malgré une clôture encore rigoureuse, Marie les estimait particulièrement « parce qu'elles étaient instituées pour aider les âmes, ce pour quoi j'avais de puissantes inclinations ». (Jamet II, 272).

Entrer en religion ? Mais il y avait le fils, le petit Claude, alors âgé de 12 ans. Comment avoir le courage de le quitter ? Il y a aussi les affaires pour lesquelles les Buisson ne souhaitaient pas du tout lâcher Marie. Poussée par l'esprit intérieur, aidée par son directeur spirituel qui y voit un appel particulier de Dieu, Marie, le cœur brisé par la séparation, entre néanmoins chez les Ursulines le 25 janvier 1631, âgée de 32 ans. Et son fils ? Il faut savoir qu'à l'époque, les familles de la bourgeoisie envoyaient leurs fils en pension à l'âge de 12 ans ; ceux-ci n'en sortaient qu'à l'âge de 18 ans, prêts à se lancer dans la vie. La sœur de Marie avait promis d'agir ainsi. De toute façon, Marie n'aurait pu revoir son fils pendant plusieurs années.

Cependant... sa sœur ne tint pas parole. Claude n'est pas envoyé en pension. Révolté, il émeute ses camarades de classe qui, armés de bâtons et de pierres, font à grand tapage le siège du monastère, aux cris de « Rendez-moi ma mère ! » La souffrance de Marie est à son comble, mais le Seigneur lui fait comprendre qu'Il prendra soin de son fils. Elle tient bon et poursuit son noviciat sous le nom de Sœur Marie de l'Incarnation.

Marie arrive à tenir le cap de sa foi et de son amour du Seigneur à travers toutes les vicissitudes de sa vie : jeune fille, épouse, mère, veuve ; brodeuse professionnelle, cuisinière de collectivité, ménagère, infirmière, pharmacienne à ses heures, secrétaire, comptable dirigeante d'une grande entreprise de transports ; religieuse Ursuline, novice parmi des sœurs qui ont la moitié de son âge, sous-Maîtresse des novices, chargée de cours doctrinaux et scripturaires aux novices, et pendant deux années seulement, responsable des pensionnaires. Et cette femme extraordinairement douée va devenir une intrépide missionnaire au Canada.

II. La missionnaire

Marie Guyart naît à une époque qui voit une efflorescence d'activités missionnaires. Lettres et travaux circulent, dynamisant l'intérêt des Chrétiens pour ces aventuriers de Dieu qui vont en Inde, au Canada, en Amérique Latine, en Chine, à Madagascar. Ce n'est pas sans raison que Marie enfant se voit fascinée par l'annonce de l'Évangile en terre étrangère : « Je ne trouvais rien de plus grand que d'annoncer la Parole de Dieu », dit-elle. (Jamet II 165-171). D'ailleurs, elle avoue que « Dès mon enfance... j'avais plus l'esprit dans les pays éloignés pour y considérer les généreuses actions de ceux qui y travaillaient pour Jésus-Christ, que dans le lieu où j'habitais... Cette pente s'accrut à mesure que je croissais en âge ». (Vie, p. 19).

Or, pendant l'octave de Noël en 1633 Marie de l'Incarnation voit en songe un immense pays brumeux, couvert de montagnes et de forêts, « aussi pitoyable qu'effroyable », où elle tire par la main une inconnue, pour la mener jusqu'à une petite chapelle, où se trouve la Vierge Marie, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. La sainte Vierge avait les yeux sur ce lieu si affligé, et moi, je brûlais du désir de voir son visage, car je ne la voyais que de dos. Comme j'étais en ces pensées, elle tourna la tête vers moi, et me montrant son visage, avec un sourire ravissant, elle me donna un baiser. Elle se retourna aussi vers son petit Jésus, lui parlant en secret, comme si elle eût des desseins sur moi. » (Jamet III, 67-70).

L'effet de ce songe fut radical : « L'Esprit de Jésus-Christ s'empara de mon esprit pour qu'il n'eut plus de vie que dans le sien et par le sien, afin qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux. Mon cœur était dans notre monastère, mais mon esprit... me portait en pensée dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans toute la terre habitable... J'embrassais toutes ces pauvres âmes... je les présentais au Père Eternel, lui disant qu'il était temps qu'il fit justice en faveur de mon Epoux, qu'il savait bien qu'il lui avait promis toutes les nations pour héritage ». (Autobiographie, pp. 90-91).

Marie partage autour d'elle son ardeur : « Dans le monastère, je faisais mes efforts à ce que chacune travaillât auprès de Dieu pour la conversion des sauvages ». (Jamet II, 327). Les événements allaient se précipiter. Alertée par un article du Père Lejeune, Jésuite missionnaire au Canada, article paru dans les « Relations de la Nouvelle-France, » elle lit : « Donnez-nous des personnes capables d'apprendre les langues... Dieu suscitera des personnes qui auront compassion de tant d'âmes, secourant ceux qui les viennent chercher parmi tant de dangers ». Marie se sent personnellement concernée et s'en ouvre à son directeur spirituel, Dom Raymond de Saint Bernard : « J'ai un extrême désir d'aller au Canada, et comme ce désir me suit partout, je ne sais à qui je dois m'adresser pour le dire et pour demander secours afin de l'exécuter ». Elle finit par confier au Père Poncet, Jésuite, acquis à la mission du Canada, le désir qui la tenaille.

Entretemps, l'Esprit-Saint suscite le même désir dans le cœur d'une veuve fortunée, Madame de la Peltrie. Mis au courant, le Père Poncet écrit à Marie, lui annonçant qu'il avait trouvé la bienfaitrice désignée par la Providence. Les deux femmes se rejoignent d'abord par correspondance, et un jour, alors que Marie de l'Incarnation se trouve en surveillance auprès des pensionnaires, on la fait chercher pour une visiteuse. Quelle n'est pas la stupéfaction de Marie de se trouver en face de celle qu'elle avait vue en songe lors de sa première vision du Canada !

Après plusieurs démarches, Madame de la Peltrie et Marie de l'Incarnation embarquent à Dieppe, celle-ci la mort dans l'âme à la pensée qu'elle ne reverrait plus son fils, alors âgé de 19 ans. Elle comprend qu'il s'agit pour elle de « donner vie pour vie, amour pour amour » à son cher Seigneur. A partir du moment où Marie vogue vers le Canada, il n'y a plus de visions, plus d'extases, mais l'humble réalité de tous les jours supportée avec joie et amour pour Celui qui l'avait choisie.

Partie le 4 mai 1639, Marie connaît une traversée mouvementée : tempêtes, dérives, menace des corsaires, danger de naufrage contre un énorme iceberg, manque d'eau potable. Enfin, après les inconforts d'un long voyage de trois mois, le petit groupe arrive au Québec le 1^{er} août. L'aventure missionnaire allait commencer dans la pauvreté.

Quand Marie arrive au Québec, le village ne compte que 250 habitants ; elle loge, avec les deux Ursulines qui l'accompagnent, dans une pauvre maison en bois d'où l'on voit les étoiles par le toit et où le vent éteint les bougies le soir. On imagine l'inconfort des rudes hivers canadiens. Une salle sert de dortoir aux sœurs, une autre de cuisine, de réfectoire, de salle de classe, de logement pour les pensionnaires, avec « un petit coin de cheminée clos avec des planches pour chapelle ». Tout de suite on leur confie des enfants indigènes. Les Sœurs ne sont pas rebutées, ni par leur saleté, ni par leur vermine.

Elles les nettoient, les habillent, leur servent une nourriture à leur goût, la « sagamité », à base de maïs et de graisse, tout en se dépouillant elles-mêmes de leurs maigres réserves. Marie a pu écrire, « Ce nous est une singulière consolation de nous priver de tout ce qui est le plus nécessaire, pour gagner des âmes à Jésus-Christ... de nous ôter le pain de la bouche pour le donner à ces pauvres

gens, afin de leur inspirer l'amour de notre Seigneur et de la sainte foi ». (Correspondance, p. 97). Les trois Ursulines se mettent avec courage à l'apprentissage des langues indiennes. Marie en apprendra quatre ; toutes différentes les unes des autres. Elle arrivera à composer en langue indigène dictionnaires et catéchismes.

Au bout de trois ans, elle parvient à faire construire avec peine un monastère dont elle a tracé elle-même les plans et suivi le chantier. Mais le 30 décembre 1650, en plein hiver, un violent incendie ravage la maison. Les Sœurs et leurs pensionnaires sont sauvées, mais la communauté a tout perdu. Marie, la dernière à sortir du brasier, confie à son fils, « Lorsque je fus me ranger avec mes sœurs que je trouvais sur la neige, ma paix intérieure et le consentement aux desseins de Dieu prirent possession de mon cœur. » Avec courage, elle recommence la construction du Monastère : elle compte sur la Providence et sur les aumônes, surveille de près les ouvriers, monte sans crainte sur les échafaudages, et de temps à autre, prend en main elle-même le marteau et a truelle.

Pendant ses 33 années passées au Canada, Marie de l'Incarnation se voit chargée du temporel de la maison, soit comme Prieure, soit comme Econome. Des soucis constants d'argent la travaillent. La fondation prévue par Madame de la Peltrie est nettement insuffisante. Marie écrit donc des centaines de lettres aux amis et connaissances, aux différentes communautés religieuses de France, sollicitant leur aide. Marie avoue y passer des nuits entières, les doigts souvent raidis par le froid. Cette correspondance se faisant pendant les deux seuls mois de l'été où les bateaux pouvaient arriver, apportant vivres et correspondance, et reprenant un chargement précieux de lettres qui n'arrivaient pas toutes à destination.

Ces lettres dévoilent chez Marie un rare talent d'écrivain, soutenu par un sens aigu d'observation. Elle décrit les phénomènes naturels, les mœurs des Indiens, les progrès et les difficultés de l'évangélisation. Certaines de ses lettres fournissent des renseignements uniques sur l'histoire des débuts de la colonisation en Nouvelle France. Elle écrit aussi des lettres de direction spirituelle à son fils devenu moine bénédictin, aux membres de sa famille, à ses amies et connaissances. Elle guide leur progrès spirituel, prenant chacun là où il se trouve, le faisant avancer pas-à-pas avec un rare discernement, vers ce Dieu qui l'attire sans cesse.

Fondatrice non seulement de son couvent d'Ursulines, mais d'une œuvre d'éducation pour les petites filles indiennes et pour les enfants des colons français, elle est constamment sollicitée pour ses avis et son jugement solide : Indiens, analphabètes, gouverneurs de la colonie, militaires chargés de la sécurité, familles françaises et Pères Jésuites viennent la consulter. En outre, Marie travaille à élaborer de nouvelles Constitutions adaptées à la vie des Ursulines au Canada. Ses sœurs proviennent de quatre communautés différentes, ayant chacune ses us et coutumes. Elle arrive à former avec elles une communauté unie, fervente et heureuse.

Dans son temps libre, elle exerce ses dons artistiques, surtout pour l'ornementation des autels et des églises : broderies, peintures, dorures et sculptures sortent de ses mains habiles. Mais son cœur va vers « les petites filles sauvages » et les autres Indiens. Malgré les faibles ressources du monastère, elle ordonne de laisser en perpétuité une marmite sur le feu, car « la faim indique aux Indiens l'heure du repas ». Pour ses élèves, rien n'est trop beau, ni la serge rouge dans laquelle elle leur confectionne robes, mitaines et chaussettes, ni le linge venu de France à grands frais. Avec beaucoup de réalisme, elle finit par se rendre compte qu'il ne s'agit pas d'éduquer ces petites indiennes à la française, mais de leur donner une foi solide et une bonne formation humaine dont elles pourront faire bénéficier leurs familles. Elle est pressée de leur faire connaître l'amour du

Christ, et se montre ravie de la simplicité touchante de leur foi. Son seul regret est celui d'être trop accaparée par les soins du monastère pour se donner davantage à l'enseignement de la doctrine chrétienne aux « sauvages ».

Cette femme remarquable tombe gravement malade vers la mi-janvier de l'année 1672. Une de ses sœurs écrit : « Etant à l'extrémité, elle demanda plusieurs fois toutes les petites pensionnaires, tant sauvages que françaises, et les recommanda particulièrement à toutes les sœurs, avec grand zèle, les assurant qu'elle offrait continuellement à Dieu le peu de bien qu'elle faisait, ses douleurs, sa vie et sa mort pour la conversion et le salut des pauvres sauvages, afin, dit-elle, que Dieu soit connu, aimé, servi et glorifié de tous ces peuples ». Cette ardente missionnaire remit son âme à Dieu le 30 avril 1672. Elle fut béatifiée par le Pape Jean-Paul II le 22 juin 1980.

Marie Seynaeve, osu